

LOUISE
TREMBLAY D'ESSIAMBRE

ENTRE
LES BOURRASQUES

LES ANNÉES DU SILENCE



LA SAGA AUX 300000
EXEMPLAIRES VENDUS

« Ce tome, comme toute la saga finalement,
est d'une richesse sans fin, un puits d'amour
sans fond. J'ai encore une fois été attendrie,
émue, j'ai eu les larmes aux yeux
et le cœur serré d'espoir. »

Delphine Menez, du blog *L'heure de lire*

À la ferme des Cliche où il a été accueilli à bras ouverts, Sébastien tente de recoller les morceaux de sa vie, tandis que celle de François semble s'écrouler comme un château de cartes...

Lui-même confronté à la terrible maladie dont il a maintes fois constaté les ravages parmi ses protégés, François se voit contraint de remettre en question à la fois le bonheur ultime de se savoir bientôt père et sa vie avec Marie-Hélène, sa flamme, son amour, celle qu'il a, bien malgré lui, entraînée au cœur même de sa bouleversante épreuve...

Un récit où les émotions intenses se succèdent, où des personnages attachants livrent un combat farouche contre le destin, tentent de se bâtir une vie ou de la préserver, et poursuivent leur quête du bonheur malgré les embûches.

Louise Tremblay d'Essiambre est née au Québec en 1953. Elle a suivi des cours orientés vers le roman, la nouvelle, le théâtre et le conte. Le mariage et la venue de neuf enfants mettent un terme à son parcours mais pas à sa passion. Son premier roman, *La fille de Joseph*, est publié en 1984.

Auteur d'une trentaine d'ouvrages, elle consacre désormais la majeure partie de son temps à l'écriture et à la peinture. Sa dernière série, *Mémoires d'un quartier*, a été finaliste au Grand Prix du salon du livre de Montréal 2010, 2011 et 2012.

ISBN 978-2-36812-116-0



9 782368 121160

22,50€

PRIX TTC
FRANCE

EDITIONSCHARLESTON.FR

L'avis des Lectrices Charleston

« J'ai beaucoup aimé cette lecture et la plume de Louise Tremblay d'Essiambre qui a un talent sûr de conteuse. »

Djihane Schmidt, du blog *Les instants volés à la vie*

« À travers *Entre les bourrasques*, Louise Tremblay d'Essiambre conclue la saga *Les Années du Silence* avec émotion et sensibilité. »

Sandrine Dureuil, du blog *Vu de mes lunettes*

« Ce tome, comme toute la saga finalement, est d'une richesse sans fin, un puits d'amour sans fond. J'ai encore une fois été attendrie, émue, j'ai eu les larmes aux yeux et le cœur serré d'espoir. »

Delphine Menez, du blog *L'heure de lire*

« Une série définitivement poignante que je vous recommande les yeux fermés pour passer un moment plein d'émotions ! »

Mélusine Huguet, du blog *Carnet Parisien*

« La plume est belle, au service des personnages. Une boucle se referme, on est au bout du chemin et on a beaucoup de peine de les quitter. »

Carene Ponte, du blog *Des mots et moi*

« Encore une fois, Louise Tremblay d'Essiambre m'a touchée, bouleversée et j'ai versé ma petite larme à plusieurs reprises. Une chose est sûre, Cécile et sa famille vont énormément me manquer et ils ont marqué mon esprit à jamais. »

Ivana Pereira, du blog *Comme dans un livre*

Du même auteur

Les années du silence, tome 1 (2015)

Les années du silence, tome 2 (2015)

Mémoires d'un quartier, tome 1 : *Laura*, 2008 (Pocket)

Mémoires d'un quartier, tome 2 : *Antoine*, 2008 (Pocket)

Mémoires d'un quartier, tome 3 : *Évangéline*, 2009 (Pocket)

Mémoires d'un quartier, tome 4 : *Bernadette*, 2009 (Pocket)

Mémoires d'un quartier, tome 5 : *Adrien*, 2010 (Pocket)

Mémoires d'un quartier, tome 6 : *Francine*, 2010 (Pocket)

Les Sœurs Deblois, tome 1 : *Charlotte*, 2003 (Pocket)

Les Sœurs Deblois, tome 2 : *Émilie*, 2004 (Pocket)

Les Sœurs Deblois, tome 3 : *Anne*, 2005 (Pocket)

Les Sœurs Deblois, tome 4 : *Le Demi-frère*, 2005 (Pocket)

Visitez le site web de l'auteur :

www.louisetremblaydessiambre.com

Titre original publié au Québec par Guy Saint-Jean éditions

Présente édition publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2016

17, rue du Regard

75006 Paris – France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-116-0

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

LES ANNÉES
DU SILENCE

Louise Tremblay d'Essiambre

LES ANNÉES DU SILENCE

TOME 3

ENTRE LES BOURRASQUES



LES BOURRASQUES

*À Alexie, ma toute petite fille,
ma douce, mon amour...*

NOTE DE L'AUTEUR

*J*e le sais, j'avais parlé de l'automne 2002 pour la parution de ce livre. Le nombre sans cesse croissant de demandes pour avoir la suite des *Années du silence* a fait que j'ai précipité les choses... avec un plaisir immense. Je vous l'avoue, moi aussi je m'ennuyais de Cécile, François, Sébastien et tous les autres. Moi aussi, j'avais hâte de savoir ce que la vie leur avait réservé. J'ai donc repris ma plume pour eux, tout en préparant un autre livre. Ce n'est pas la première fois et ce ne sera pas la dernière non plus. J'aime bien apporter des modulations au rythme parfois un peu monotone de mes journées.

De toute façon, François ne m'avait jamais vraiment quittée au moment où j'avais fermé temporairement la dernière page du tome 2. Il continuait de hanter mes pensées, s'imposait de plus en plus souvent à mon cœur, hurlant sa peur, son désespoir. Il n'a que vingt-six ans. Marie-Hélène vient d'apprendre qu'elle attend un enfant de lui. Il devrait être le plus heureux des hommes. Mais le destin en a choisi autrement. Et François crie à l'injustice. Pour lui, bien sûr, mais surtout pour sa femme qu'il aime profondément, pour ce bébé qui n'a pas encore vu le jour mais à qui la vie réserve déjà une destinée peut-être difficile, probablement marginale. A-t-il le droit de laisser naître ce tout-petit qui n'a rien demandé à personne ? La question le hante, le déchire. Je le revois, arpétant les rues de Montréal, il y a de cela quelques mois à peine, reconnaissant les intersections aux

fissures dans les trottoirs, plein d'espoir, son idéal aussi grand que le monde. Il avançait dans la vie en conquérant, surtout depuis qu'il avait chassé ses fantômes, aidé par la douce Marie-Hélène. Mais voilà que les fantômes l'ont retrouvé. Aujourd'hui, plus rien n'a de sens. Il arpente les mêmes rues, les épaules affaissées comme un vieillard, ployant sous le poids de son silence, de son terrible secret.

Je vois aussi Sébastien, assis sur une clôture de cèdre, près de la grande maison blanche et rouge des Cliche, au coucher du soleil. Il aime bien entendre le chant des oiseaux de campagne, le soir, quand la journée s'achève. Mais son regard reste tourné vers l'ouest. Sa vie, c'était la ville et ceux qu'elle sait si bien cacher quand elle le veut. Il n'a jamais tant pensé à Maxime, son frère, que depuis qu'il est ici, loin de lui. Pourtant, depuis combien de temps ne se sont-ils pas vus ? Trois, quatre ans ? Il ne saurait le dire avec précision. Tout ce qu'il comprend désormais, c'est qu'il aime vraiment l'odeur de la terre, mais surtout ce qu'elle produit. Les fleurs, les fruits le fascinent et l'attirent. La nature dans tout ce qu'elle a de beau et de généreux l'interpelle chaque jour un peu plus. Cela ne fait maintenant aucun doute pour lui. Mais l'odeur du macadam chauffé au soleil lui manque, l'anonymat des rues également. Cela aussi, il l'a vite compris. « On a tous besoin de faire les choses à notre manière », lui avait dit Gilbert. Alors, il ne sait pas, il ne sait plus quelle direction va prendre sa vie. Tout près de lui, assise à califourchon sur cette même clôture de bois et appuyée contre son dos, je devine, à sa silhouette, que Claudie est là. Mais, pour sa part, la jeune fille n'a pas assez de ses deux yeux pour dévorer le paysage. En elle refluent des milliers de souvenirs venus tout droit de son enfance et elle se demande ce qui a bien pu se passer pour qu'un beau matin, elle décide de quitter sa Gaspésie natale pour la ville. Quelle diable d'idée a-t-elle eue ce jour-là ? Depuis qu'elle habite ici, chez Cécile et Jérôme, Claudie a l'impression de s'être enfin réveillée d'un profond sommeil. Elle retrouve ses repères, ses priorités. Ne lui manque, pour être parfaitement heureuse, que la senteur forte et saline du poisson...

Et, assis sur la galerie, tout près l'un de l'autre, se berçant lentement, Cécile et Jérôme veillent jalousement sur leur petit monde. La cidrerie, le verger, les enfants, Mélina qui se déplace de plus en plus difficilement mais toujours aussi alerte, l'esprit vif comme la lueur de

LOUISE TREMBLAY D'ESSIAMBRE

l'éclair et la langue acérée comme un couteau, et tous les petits-enfants devenus adultes à leur tour... Oui, Cécile et Jérôme vieillissent peut-être comme tout le monde, les gestes sont parfois plus lents, mais le cœur, lui, a gardé son idéal et la fougue de sa jeunesse. Ils sont toujours amoureux, ils sont toujours à l'écoute des autres. Comme le dit si bien Cécile : « À quoi ça sert, le bonheur, si on ne le partage pas avec ceux qu'on aime ! »

Et du bonheur, ils ont l'impression d'en avoir à revendre !

CHAPITRE I

« La seule chose que vous avez à offrir à un autre être humain, en tout temps, c'est votre propre façon d'être. »

Ram Dass

M^{ai 1996,}
dans la Beauce

Une bonne odeur de café vient de s'infiltrer sous la porte de la chambre. Puis, un peu plus subtile, celle du pain grillé s'y faufile à son tour. C'est ainsi que Sébastien s'éveille tous les matins depuis qu'il habite chez Cécile et Jérôme. Nul besoin du cri strident d'un réveil. Ici, les choses se font tout en douceur. Et c'est peut-être ce qu'il apprécie le plus : cette facilité de vivre intimement liée au rythme de la nature. Tout coule de source, chez Mamie Cécile, sans remous, comme une belle et grande rivière, large, calme sous le soleil du petit jour. Pour un gars de la ville comme lui, les gens d'ici, dans leurs gestes et à travers les choses du quotidien, semblent vivre au ralenti. Il ne déteste pas cela, il en est tout simplement surpris. Même la décoration de la maison reflète cet état

de sécurité immuable, de calme serein et, presque malgré lui, Sébastien repense de plus en plus souvent à la maison de ses parents. La résidence de M^e Duhamel était une demeure cossue, aux tableaux rares, aux bibelots délicats. Une maison comme on en voit parfois dans les revues, parfaite jusque dans les replis de ses draperies, les couleurs, les agencements, les petits détails. Pourtant, le souvenir que Sébastien en garde a quelque chose de froid, d'impersonnel, d'un peu vague, bien qu'il s'agisse de la maison de son enfance. Bien sûr, il avait une chambre que nombre d'enfants auraient pu lui envier : moquette douce sous les pieds et qu'il avait lui-même choisie, mouchetée comme un ciel étoilé ; mobilier de luxe, toujours verni comme un miroir tel que son père l'exigeait ; jouets à profusion, trop peut-être, rangés militairement sur l'étagère. Malgré cela, Sébastien n'y était pas heureux. Caprice, enfantillage ? Ou tout simplement le fait que seul l'accès à la cuisine et à leur chambre était autorisé aux enfants ? Longtemps, Sébastien s'était posé la question. Son père avait-il raison ? Sébastien ne serait-il qu'un éternel insatisfait ? C'est ce que disait M^e Duhamel. En plus de tout le reste. En mettant les pieds dans la cuisine de Mamie Cécile, réchauffée par les milliers d'odeurs imprégnées dans ses murs au fil des années, Sébastien avait compris qu'il n'y était pour rien dans cet état de choses.

La maison de son enfance n'avait pas d'âme et les enfants sont d'abord attirés par ce qui est vivant.

On lui a donné l'ancienne chambre de Jérôme. Une vraie chambre de garçon avec ses murs de bois sombre, sa grosse commode joufflue montant la garde dans un coin, sa pendure immense comme un coffre-fort de banque et quelques oriflammes fanées, accrochées de travers sur les murs, vestiges d'une jeunesse envolée mais toujours aussi précieux aux yeux de leur propriétaire.

— Tu es ici chez toi, a dit Jérôme en lui ouvrant tout grand la porte, curieusement ému de penser que sa chambre d'adolescent allait avoir un autre occupant. Tu en fais ce que tu veux.

Sébastien a jeté un large regard autour de lui. Puis il a souri, conquis par la chaleur masculine que la pièce dégageait.

— C'est parfait comme ça... Sauf peut-être pour...

Sur ces mots, le jeune homme a déposé sur le lit le long rouleau de carton épais qu'il tenait précieusement contre lui depuis que Jérôme l'avait recueilli au terminus d'autobus. Un long cylindre grisâtre qui avait grandement attisé la curiosité du vieil homme. Une multitude de dessins se sont aussitôt éparpillés sur le couvre-lit à carreaux sombres. D'un seul coup, les papillons aux ailes diaphanes et les fleurs multicolores ont donné l'impression de tirer la chambre d'un profond sommeil. Devant une telle luxuriance, Jérôme est resté bouche bée. Sébastien, lui, semblait un peu gêné.

— Est-ce que je peux les mettre au mur ?

Sa voix avait une curieuse intonation. Comme s'il demandait une permission qu'il savait refusée à l'avance.

— Et comment ! C'est absolument splendide. C'est toi qui fais ça ?

Dans la voix de Jérôme, Sébastien a perçu ce qu'il avait toujours rêvé d'entendre : une sincère admiration doublée d'une pointe d'incrédulité. Le jeune homme a alors redressé les épaules.

— Oui, c'est moi. Mais c'est trois fois rien. Des dessins d'enfant...

— Tu appelles ça des dessins d'enfant ? Moi je dirais que c'est de l'art, jeune homme. Du grand art, même...

Et, se retournant, il a lancé à travers toute la maison :

— Cécile, viens voir ! C'est fabuleux ! On ne le savait pas, mais c'est un artiste qu'on va héberger chez nous.

Alors Sébastien a su qu'il serait heureux, ici. Parce que, dans le timbre de voix de Jérôme, il y avait une forme de respect qui le faisait se sentir important...

C'est ainsi qu'a commencé la nouvelle vie de Sébastien chez les Cliche. Une vie différente de tout ce qu'il avait connu. Une vie simple faite d'eau et de sirop d'érable dans un premier temps, les deux pieds dans la neige fondante ou bien au chaud devant le gros poêle où bouillait la sève. Puis une vie de travail

en plein air, quand le soleil se montrait, ou à la cidrerie quand le ciel était boudeur. Une vie embaumée par les bonnes odeurs de la cuisine de Mamie Cécile et de Mélina, du réveil au coucher, et qui ont révélé chez lui un appétit d'ogre.

Comment faisait-il auparavant pour survivre au régime frugal de la rue ? Mystère !

Puis, beaucoup plus tôt que prévu, Claudie est venue le rejoindre. À peine quelques soirées à bavarder avec Jérôme au coin du gros poêle à sirop, dans la cabane à sucre, et l'invitation était lancée.

— Voir si ça a de l'allure de tenir des amoureux à distance comme ça ! Allez, jeune homme, appelez votre dulcinée sans tarder. Je suis certain que Cécile aura de quoi l'occuper.

La jeune fille ne s'est pas fait prier longtemps. Une semaine de préavis au restaurant où elle travaillait parce qu'elle est fille de principes, quelques heures à rassembler son maigre bagage, deux ou trois dîners mouillés des quelques larmes de Virginie qui devait trouver une nouvelle colocataire rapidement, le tout assaisonné des sempiternelles recommandations de Gilbert qui se tordait les mains d'inquiétude : « Mon doux Jésus ! Mais tu vas être loin sans bon sens, toi là. Québec ! C'est quoi l'idée ? Pis qu'essé tu vas faire si t'as des problèmes pis que je suis pas là pour t'aider, hein ? » Puis, dans un soupir théâtral : « M'en vas m'ennuyer de toi, ma belle... Pis oublie pas de dire bonjour à mon beau Sébastien ! Lui aussi il me manque ! » Et à son tour, Claudie a débarqué au terminus d'autobus avec armes et bagages.

— Une seule restriction, a cependant imposé Cécile. Elle occupera la chambre de Judith, la sœur de Jérôme. Il y a ici une vieille dame qui n'accepterait pas que deux jeunes gens comme vous partagent le même lit. Il faut la respecter.

Sébastien a accepté de bonne grâce.

— Pas de trouble, ça me convient tout à fait.

En fait, le jeune animal rétif qui veillait toujours en lui n'était pas encore prêt à tout partager, à faire complètement table rase de son passé. Sébastien avait toujours besoin de solitude en lui et autour de lui, et la demande de Cécile convenait à

celui qu'il restait foncièrement : un être solitaire, un peu sauvage. Et puis, on ne quitte pas la rue sans regret. Malgré tout, les quelques heures qu'il passait seul dans sa chambre, le soir, à la veillée, lui permettaient de recoller les morceaux disparates de sa vie. Ces moments face à lui-même lui étaient aussi vitaux que la vie de la rue l'avait été pendant un certain temps.

Le quotidien coule ainsi ses jours paisibles, un peu prévisibles, invariablement sereins. Sébastien se surprend souvent à essayer d'imaginer ce que serait devenue sa vie sans la présence de François, de Gombi, comme il continue de l'appeler affectueusement quand il pense à lui. Comme ce matin, tandis qu'il prolonge un tantinet l'espèce de rêverie éveillée dans laquelle il se complaît. C'est curieux, mais depuis quelque temps, il n'a reçu aucune nouvelle du jeune travailleur de rue. Et cela l'inquiète un peu. Serait-il de nouveau malade ?

L'odeur du café est de plus en plus intense, soutenue maintenant par celle du bacon mis à griller. D'en bas lui parviennent quelques voix étouffées. Mélina doit être debout. Sébastien sourit. Il aime beaucoup Mélina et son franc-parler, lui qui n'a jamais connu ses grands-mères. D'une certaine manière, elle lui fait penser à Dolorès, une ancienne bonne que ses parents engageaient parfois, ou à Gilbert, cet homosexuel rencontré au hasard des rues et devenu depuis un ami sincère. Même façon de dire crûment ce qu'ils pensent, même gros bon sens... Avec le recul, la distance aidant l'esprit à s'y retrouver, Sébastien a fini par comprendre la drôle de relation qui l'unit au gros homme à l'allure farfelue : Gilbert est à la fois le père qu'il considère n'avoir jamais eu, la parenté qu'il n'a pas vraiment connue et l'ami à qui on peut tout dire parce qu'on sait qu'il va prendre le temps d'écouter. C'est pourquoi, et cela aussi il l'a compris depuis un bon moment déjà, il s'ennuie de Gilbert.

Le temps d'un long étirement sous les draps tout chauds et Sébastien remise ses réflexions pour y revenir plus tard, se promettant même de prendre quelques instants pour écrire à ceux qu'il a laissés derrière lui. Puis il se lève d'un bond. La journée vient de commencer. Dans la chambre d'à côté, il entend Claudie qui s'active elle aussi. Alors Sébastien esquisse

un large sourire en se rappelant le programme prévu pour la journée. Avec Jérôme, ils doivent se rendre à Québec pour faire quelques achats.

Et Sébastien a terriblement hâte de se fondre dans une foule. Question, peut-être, de vérifier certaines suppositions...

Cette année, il n'y a pas eu de printemps. L'hiver s'est étiré jusqu'à la fin d'avril puis, d'un seul coup, l'été l'a bousculé et s'est installé, du jour au lendemain, sans préavis. En cette fin mai, il fait chaud, presque la canicule, et les lilas comme les pommiers offrent déjà leurs fleurs en grappes fanées. De quoi réjouir le cœur de Sébastien dont la vie reste encore influencée par les sautes d'humeur de la température ! Quand on vit dans la rue, on préfère toujours affronter une journée de chaleur torride qu'un froid de canard. Et la rue, finalement, quand on y pense bien, c'est un peu comme la vie à la campagne : le temps qu'il fait joue un grand rôle dans le quotidien.

Pourtant, quand il entre dans la cuisine, Sébastien s'aperçoit vite que Mamie Cécile, elle, ne semble pas aussi réjouie que lui. La vieille dame est différente aujourd'hui, elle a l'air agacée, impatiente. Son bonjour habituellement empreint de douceur et de sourire est presque évasif, comme forcé. Elle sursaute même quand Claudie l'interpelle joyeusement en arrivant à son tour dans la pièce, la salue un peu brusquement. Mais aussitôt, Cécile se retourne vers elle et se reprend :

— Pardon, ma belle. Je ne sais pas ce que j'ai ce matin... On dirait que je ne suis qu'à moitié éveillée. Tu veux des œufs ?

Cécile a les traits un peu tirés et ses cheveux, qu'elle porte généralement sagement attachés, pendent librement sur ses épaules, ce matin. Tout au long du petit déjeuner, à plusieurs reprises, Sébastien surprend des regards singuliers entre Cécile et Jérôme. De ces regards qui n'appartiennent qu'aux couples vraiment amoureux, qui se connaissent l'un l'autre intimement et qui posent des barrières entre eux et les autres. Il y a dans l'air comme une gêne d'être là et d'être les témoins indiscrets de cet instant d'intense communion. Alors, tout en les enviant, Sébastien repense à ce que François lui a dit : sa grand-mère a été malade l'hiver dernier. Une pointe d'inquiétude lui pique

aussitôt le cœur. Mamie Cécile est trop gentille pour que le jeune homme puisse même imaginer qu'il pourrait lui arriver quelque chose de désagréable. Pour Sébastien, cela ferait partie de ce qu'il appelle les injustices de la vie et cet état de choses l'opprime toujours autant. Il ne peut concevoir que le destin se montre mesquin envers quelqu'un qui ne le mérite pas. Sa philosophie de vie n'a pas atteint cette espèce de sérénité qui permet d'accepter certains revers, certaines situations difficiles et d'en tirer les leçons positives que chaque événement porte invariablement en lui. Si le regard que Sébastien pose autour de lui s'est légèrement modifié, amendé même, il n'en reste pas moins que, foncièrement, il est toujours aussi critique, voire dur. Alors, qu'on ne vienne pas lui apprendre que Mamie Cécile est malade ou quelque chose du genre, Sébastien ne l'accepterait tout simplement pas. Son retour à une vie sociale normale est encore bien fragile. Il est un peu comme un convalescent qui ne peut se permettre la moindre rechute sans risquer le pire.

Pourtant, l'attitude de Cécile n'a rien à voir avec son état de santé...

Cette nuit, peut-être à cause de la chaleur, peut-être aussi à cause d'un mauvais rêve dont elle ne se souvient pas, la pleine lune l'a éveillée comme dans ses plus sombres souvenirs. Elle a tourné son visage vers la fenêtre par instinct, comme répondant à un vieux rituel connu d'elle seule. Au loin, elle entendait les cris tourmentés de quelques grenouilles. La lueur de la lune était pâle, gommée par le rideau de vapeur sucrée qui montait du verger. Sur la table de nuit, le cadran égrenait lentement ses minutes. Quatre heures. Quatre heures du matin... Comme avant, comme en 1942. Cette nuit, le clair de lune l'a réveillée comme il l'avait fait en mai 1942 quand, sans être mariée, elle avait compris qu'elle était enceinte. L'été maudit. Cécile en revoyait les moindres détails, ressentant de nouveau chacune de ses émotions. Le souffle profond de Jérôme endormi paisiblement près d'elle s'est alors greffé à ses souvenirs, mémoire et sentiments confondus. À côté d'elle, curieux caprice de l'esprit, c'était maintenant Louisa, sa jeune sœur,

qui dormait. Lentement, Cécile s'est tournée sur le dos, ses jambes se promenant entre les draps moites à la recherche d'un peu de fraîcheur, puis, sans même qu'elle ait besoin d'y réfléchir, sa main s'est posée sur son ventre. C'était hier, c'était il y a si longtemps maintenant, pourtant c'était toujours aussi présent en elle. Comprenant que le sommeil se refuserait à elle, Cécile s'est levée et, tout doucement, sans faire de bruit, elle est sortie de la maison pour venir s'asseoir dans le verger, le dos contre le tronc d'un pommier. De nouveau, dans son cœur comme dans son corps, elle retrouvait les angoisses et les déchirures de ses dix-huit ans. Elle venait de comprendre qu'elle était enceinte et elle avait peur.

C'est là que Jérôme l'a trouvée. Le jour naissant commençait à éclaircir l'horizon d'une clarté rose orangé intense. Au loin, le chant d'un coq réveillait hardiment la nature, et la brume diaphane s'envolait déjà en longs filaments vaporeux. Inquiet, il l'a rejointe en quelques enjambées. La mémoire de Cécile avait-elle décidé de lui jouer encore un mauvais tour, comme l'hiver dernier à la suite d'un accident cérébral vasculaire qui était passé inaperçu ? Pourtant, depuis quelque temps, sa femme semblait aller mieux... Le sourire qui l'a accueilli l'a aussitôt rassuré. C'était le sourire de sa douce, un peu triste et moqueur à la fois. Un sourire unique, qui n'appartient qu'à Cécile et qui a suivi Jérôme tout au long de sa vie, même pendant ces années interminables où il était loin d'elle.

— Que se passe-t-il, mon amour, pour que tu sois à ce point matinale ?

Cécile n'a pas répondu tout de suite. Elle est restée silencieuse un long moment, le regard perdu sur l'horizon, les genoux relevés, encerclés par ses bras. Puis elle a demandé d'une voix absente :

— Te rappelles-tu, Jérôme ?

Elle n'a pas eu besoin d'en dire plus. Elle a relevé la tête et cherché son regard. Leurs pensées se sont aussitôt rejointes dans les souvenirs que leur offrait ce merveilleux lever de soleil d'un matin de mai un peu trop chaud. Puis Cécile a eu ce geste qui a bouleversé Jérôme : d'un mouvement brusque de

la tête, elle a repoussé la longue mèche de cheveux qui zébrait son visage, comme elle le faisait si souvent quand elle était une jeune femme. Alors, le vieil homme s'est laissé tomber sur l'herbe à son côté et, lui entourant les épaules d'un bras protecteur, il a murmuré :

— Oui, je m'en souviens. C'était un printemps comme celui-ci.

Ils n'avaient pas besoin d'ajouter autre chose. Ensemble, l'un contre l'autre, ils ont admiré le jour qui se levait, sachant que leurs cœurs étaient unis comme jamais, chevauchant passé et présent en une sensation d'abandon total entre eux. Le passage du temps n'existait plus. Ils n'avaient plus d'âge, car les émotions du moment présent étaient les mêmes que celles d'hier. L'été 1942 avait tracé le chemin de leur vie sans qu'ils n'aient le droit d'en modifier le moindre détour. Cécile avait accouché d'une petite fille qu'elle avait dû céder à l'adoption à son corps défendant ; Jérôme était parti pour la guerre ; ils s'étaient perdus de vue pendant plus de quarante ans sans jamais cesser de s'aimer. C'était peut-être pour cela que la vie leur avait réservé ce merveilleux cadeau : à l'aube de leurs soixante ans, ils s'étaient retrouvés et avaient repris la route ensemble. Et à présent, l'un comme l'autre, ils savaient que leurs espoirs étaient les mêmes. Oser croire qu'ils avaient encore devant eux de longues et belles années...

Au moment où ils entraient dans la maison, Jérôme a demandé, une lueur coquine dans l'œil :

— S'il te plaît, ma douce, n'attache pas tes cheveux. Tu es si belle comme ça !

C'était un peu sa façon à lui de dire qu'il n'avait rien oublié. C'est donc pour cela que, ce matin, Cécile a les traits tirés, qu'elle semble absente et qu'elle porte ses cheveux librement sur ses épaules.

Pourtant, tout au fond d'elle-même, il y a autre chose. Comme un sentiment d'urgence qu'elle n'arrive pas à comprendre. Comme une intuition qui la pousse, dès que Jérôme, Sébastien et Claudie s'en vont, à refaire ce qu'elle appelle son pèlerinage, sachant que Mélina ne manquera de rien.

— T'inquiète pas pour moi, ma Cécile. Si t'as envie d'une promenade, t'as ben beau y aller. Moi, j'm'en vas profiter des rayons du soleil, sur la galerie, avant qu'y fasse trop chaud... Pis promis, je t'attends pour faire le repas.

Sans perdre une minute, Cécile quitte la maison, devinant qu'elle répond ainsi à ce curieux appel qu'elle sent grandir en elle. D'un pas allègre, elle remonte le chemin devant la maison, profite un instant de l'ombre des quelques pins qui précèdent la croisée des chemins entre le rang du Bois de Chêne et le deuxième rang où se situait la ferme de son père et que son frère Paul occupe depuis longtemps déjà. Puis elle s'arrête, un peu essoufflée. La grosse roche plate pointe toujours hors des broussailles. Quelques criquets hâtifs ajustent leurs cordes et une famille d'oiseaux, cachés dans les arbres, se répondent joyeusement. Comme dans son souvenir. Impulsivement, d'un pas prudent, Cécile traverse le fossé, remonte la petite butte de sable et vient s'asseoir sur la grosse roche. Cécile est une femme d'émotion, de cœur. D'intuition aussi. Jamais elle n'a repoussé avec désinvolture ce que son cœur pressentait. Même si elle ne saisit pas toujours ce qu'il essaie de lui dire. Même si, ce matin, elle ne comprend pas très bien d'où lui viennent ces battements imprévus. Pourquoi revit-elle aussi intensément toutes les émotions d'hier ? Ce n'est pourtant pas la première fois qu'il fait un peu trop chaud en mai et qu'elle repense à son passé. Alors que se passe-t-il ? Pourquoi revivre avec autant d'acuité tous les émois de son unique maternité ?

Longtemps Cécile reste assise, le visage levé vers le soleil, les yeux mi-clos. Et sans raison autre que celle de se fier à son intuition, elle laisse refluer en elle tout ce que son cœur et ses souvenirs ont à lui suggérer : la voix intransigeante de son père ; celle de sa tante Gisèle, toujours un peu bourrue mais si sage et aimante, et puis celle de Jeanne, sa mère, fatiguée par la vie et n'ayant plus la force de se battre. Et, intégrant tout cela, elle sent viscéralement les mouvements de son bébé dans son ventre et le vertige qui les accompagne quand elle se répète, cruelle litanie, qu'elle n'aura pas le droit de l'aimer, cet enfant qu'elle porte. Puis, elle revoit la pouponnière où sa petite Juliette n'est plus, et

les cris de ce bébé affamé, Gabriel, son petit frère, orphelin dès sa naissance... C'est comme une spirale immense qui l'emporte loin du moment présent sans qu'elle ne cherche à se retenir, malgré les douleurs que ces images suscitent en elle. Avec sa sagesse coutumière, elle se dit que la vie saura bien lui faire signe un jour ou l'autre et qu'elle comprendra alors le pourquoi des choses.

Quand elle revient finalement vers la grande maison blanche au toit rouge, les cloches du village sonnent déjà midi. Aussitôt Cécile accélère le pas. Méлина doit s'impatienter. Mais tout au fond d'elle-même, elle sait qu'elle a eu raison d'agir comme elle l'a fait.

Parce qu'à présent, une grande paix habite son cœur...

Pendant ce temps, une joyeuse troupe se dirige vers Québec. Chacun s'en réjouit pour ses propres raisons.

Probablement à cause de ses longues années de réclusion dans un monastère, Jérôme apprécie grandement les quelques heures qu'il passe régulièrement en ville. Il se rappelle invariablement à quel point il aimait se rendre à Caen pour négocier la vente du cidre que les moines mettaient en bouteilles ou encore pour s'attabler devant un ballon de rouge au petit bistrot, seul face à lui-même, nouant ainsi entre elles les ficelles enchevêtrées de sa vie. Quand il vient seul en ville et que la température le permet, il s'offre même quelques instants de détente à une terrasse du Vieux-Port. C'est ce qu'il appelle sa petite folie, son jardin secret.

Claudie, quant à elle, imagine déjà les quelques vêtements d'été qu'elle s'est promis d'acheter avec le salaire que Jérôme et Cécile tiennent scrupuleusement à leur donner, à Sébastien et à elle.

— Tout travail mérite salaire, Claudie. On a toujours payé nos employés, et je ne vois pas pourquoi ce serait différent pour vous deux. Par contre, si ça peut te mettre à l'aise, tu nous paieras une pension... Qu'est-ce que tu dirais de quinze dollars par semaine ? À moins que ce ne soit trop ?

En disant cela, Mamie Cécile avait l'air mal à l'aise ! Claudie a éclaté de rire. Voir si quinze dollars par semaine était trop cher payé pour être logée comme une princesse et nourrie comme un coq en pâte !

Mais c'est grâce à cela que ce matin, elle a en poche suffisamment d'argent pour s'offrir quelques folies...

Jérôme dépose les deux jeunes gens au centre commercial. Ils se donnent rendez-vous tous les trois en fin d'après-midi, au même endroit.

— Tu viens, Sébastien ?

La voiture de Jérôme s'éloigne déjà. Sébastien la suit des yeux un instant, puis se tourne vers Claudie, l'air un peu absent.

— Qu'est-ce que t'as dit ?

— Coudonc, toi, on dirait que tu as attrapé la même maladie que Mamie Cécile. T'as pas l'air vraiment là.

— Comme ça tu as remarqué, toi aussi ?

— Et comment ! Je me demande ce qui... Et puis ça ne nous regarde pas. S'il y avait quelque chose de grave, jamais Jérôme n'aurait quitté la maison. Tu as vu comment ils se regardent, ces deux-là ?

Sébastien lui répond par un sourire. Comment ne pas voir les liens intenses qui unissent Cécile et son mari ! Puis il demande en faisant une petite grimace :

— Dis donc, Claudie... Est-ce que ça serait bien bien grave si je ne t'accompagnais pas là-dedans, fait-il en pointant le centre commercial du menton. Tu sais, moi, le magasinage...

C'est au tour de Claudie d'esquisser un petit sourire. Elle s'y attendait !

— T'as envie d'aller te promener, n'est-ce pas ?

De se voir percé à jour aussi facilement surprend toujours autant Sébastien. Ne serait-il qu'un grand livre ouvert ? Il fronce les sourcils, à la fois agacé et décontenancé.

— Comment est-ce que tu fais pour toujours deviner ce...

— C'est peut-être que je t'aime.

Puis, se haussant sur le bout des pieds, Claudie dépose un gros baiser sonore sur la joue de Sébastien.

— C'est sûr que je t'aime, gros bêta... Allez, file. La ville t'appelle !

Finalement, Sébastien est reconnaissant à Claudie de si bien le comprendre. Il prend le temps de la tenir tout contre lui avant de s'éloigner. En se retournant, il lance :

— On se retrouve ici vers trois heures ? Ça te va ?

— Parfait. À tout à l'heure...

Sébastien se détourne pour de bon, regarde un moment autour de lui. Ici, c'est la banlieue. Et à ses yeux, cela ne compte pas. Ce n'est pas la vraie ville, celle qu'il connaît, celle qui lui était aussi chère qu'un ami. Il a besoin de retrouver rues et ruelles, de sentir l'odeur des camions, d'entendre les gens qui s'apostrophent d'un balcon à un autre. Il a surtout besoin de se perdre dans l'anonymat d'une foule. S'orientant un instant, il gagne le trottoir et dirige ses pas vers l'est, le cœur battant curieusement, comme s'il avait le trac.

Et si la ville ne lui parlait plus ?

Pendant de longues heures, Sébastien se promène d'une rue à l'autre, empruntant quelques ruelles, s'attardant devant les vitrines, repérant par instinct les endroits où il pourrait passer la nuit. Cette ville, il ne la connaît pas comme Montréal. Il n'y a ni repères ni habitudes. Pourtant, il l'entend comme on entend la voix d'un ami perdu de vue et que l'on retrouve par hasard. Sébastien se sent à l'aise, comme chez lui.

Ses pas l'ont mené jusque sur la Terrasse, derrière le château Frontenac. Le soleil de midi tape fort, lui brûlant la peau. Sébastien repère un kiosque et s'y dirige aussitôt avant de se laisser tomber sur un banc de bois. La brise venant du fleuve est douce, quelques voiliers se livrent une course nonchalante sur l'eau d'un bleu profond, les traversiers* font leur navette monotone entre les deux rives. Sébastien a l'impression d'être un personnage dans un décor de théâtre. La ville, ici, a un petit quelque chose de touristique, de théâtre, d'irréel qu'il ne ressentait pas à Montréal.

Ici, il éprouve comme une légèreté d'être, une impression de vacances... Mais il y a peut-être plus. Autre chose. Quelque chose qu'il ne comprend pas tout à fait. D'où lui vient ce malaise qui l'a gagné depuis qu'il a quitté Montréal ?

Pendant un moment, Sébastien se redresse, regarde intensément autour de lui avant d'appuyer ses coudes sur ses cuisses. Et tout en posant sa tête au creux de ses mains, il porte son

* Navettes fluviales au Québec. (NdÉ)

regard au-dessus de l'eau marine tachetée de vaguelettes blanches et le laisse voguer jusqu'à la pointe de l'île d'Orléans.

Cette impression de grandeur, d'horizon sans limite, de liberté totale, Sébastien l'inspire profondément, jusqu'au fond de ses poumons, jusqu'au fond de tout son être. Il est bien. Bien de cette solitude retrouvée, de ce temps où il n'a rien à faire ni comptes à rendre à personne, bien de cette senteur d'asphalte chauffé au soleil. Pourtant, venue de nulle part, l'image du sourire de Cécile s'impose à son esprit, effaçant la sérénité qu'il y avait dans son regard. Ses sourcils se froncent. Maintenant, dans sa vie, il y a aussi Jérôme et Cécile, deux êtres exceptionnels qui n'imposent rien sinon le respect et l'envie de leur plaire. Ils l'ont accueilli comme un fils. Jérôme et Cécile lui ont offert de partager leur vie, spontanément, en toute sincérité. Une vie toute simple qui coïncide en partie avec ce qu'il est, Sébastien ne peut le nier. N'est-ce pas là un cadeau de l'existence ? Comme s'il avait gagné à la loterie de la vie un prix d'une valeur inestimable ? Le jeune homme a envie de répondre oui, impulsivement, sans la moindre hésitation.

Alors, pourquoi ce malaise qui ressemble à un regret ?

De nouveau, Sébastien regarde autour de lui. À quelques pas sur sa gauche, un autre jeune homme comme lui gratte sa guitare, tendant la main aux passants entre deux chansons et, près de l'abri du funiculaire, un clown un peu triste jongle avec des balles multicolores, un chapeau à ses pieds pour la monnaie qui paiera probablement son dîner.

Et eux aussi coïncident en partie avec ce que Sébastien croit être.

Arrivera-t-il un jour à concilier tous les Sébastien qu'il y a en lui ?

« *Tu n'es qu'un ingrat, un éternel insatisfait...* »

La voix dédaigneuse de son père, impatiente, sans chaleur... À force de l'entendre, peut-être bien, oui, que Sébastien est devenu un éternel mécontent, qui ne sera jamais heureux car il voudra toujours autre chose.

Avec un soupir de colère, Sébastien essaie d'éloigner la voix de M^e Duhamel. Mais elle persiste, s'incrute, posant un

nuage presque tangible entre le soleil et lui. Le jeune homme se relève alors avec impatience, retourne vers la rue, et jette quelques pièces au clown en passant près de lui. Apparemment avec désinvolture mais avec conviction. Pourquoi pas ? Il en a les moyens, aujourd'hui. Et qui mieux que lui peut savoir à quel point ces quelques cents font une différence ?

C'est en faisant ce geste que la réalité, sa nouvelle réalité le rattrape. Ce soir, lui, il aura droit à un copieux repas. Un repas que son travail lui aura permis de mériter. Et cela aussi, il l'apprécie. Toutefois, c'est presque à regret qu'il se dirige vers la rue du Trésor, constatant que le temps passe vite, trop vite. Il doit déjà penser à retourner vers Sainte-Foy. Il respire profondément l'air surchauffé comme s'il devait en faire des provisions. Dans quelques heures, la ville sera de nouveau derrière lui. Brusquement, il craint le grand calme de la campagne, comme s'il avait peur de ce silence imposé. Pourtant, Sébastien aime la solitude.

Mais que se passe-t-il donc ?

D'un coup de pied agacé, envers la vie qu'il ne comprend toujours pas mais aussi envers lui-même parce qu'il est encore si compliqué, il envoie valser un papier grasseyé qui traînait sur le bord du trottoir. Il enfonce les mains dans ses poches et traverse la place d'Armes, les yeux au sol.

Seule la vue des tableaux exposés le long des murs des maisons de la rue du Trésor arrive à le détendre pour un moment, lui faisant oublier le mal d'être qui l'a envahi. Il constate que, finalement, Jérôme a raison : les dessins qu'il fait ne sont pas mauvais. Pas mauvais du tout...

Quand il retrouve Claudie, son regard est fermé, sombre. Il est brusque, taciturne, la colère envers lui-même ayant eu le dessus. Alors la jeune fille le laisse tranquille. Renouer avec la rue a dû ramener Sébastien dans le passé. Un passé qu'il ne regrette peut-être pas vraiment. Et elle peut comprendre, même si elle n'approuve pas totalement. Pourquoi remuer le couteau dans la plaie ? À ses yeux, la rue ne sera jamais une solution. Pourquoi Sébastien y revient-il avec nostalgie ? Elle aurait envie de lui dire qu'il perd son temps. Malgré tout, elle

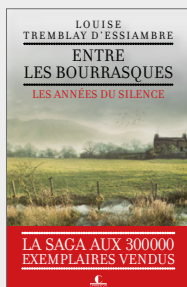
s'oblige à respecter le silence de son ami et parle pour deux de choses et d'autres, de banalités. Dans la voiture, elle entretient la conversation avec Jérôme, car Sébastien s'est engouffré à l'arrière du véhicule et reste enfoncé dans son coin, le regard vrillé sur le paysage qui défile.

Cependant, quand Sébastien décline son invitation à faire une promenade et qu'il part seul le long du sentier qui borde le champ où les voisins ont semé du maïs, Claudie ne peut retenir les larmes qui lui montent aux yeux. Quand donc Sébastien cessera-t-il de se faire du mal ? Quand donc se décidera-t-il à ouvrir son cœur pour de bon ?

Et dire qu'elle croyait avoir eu une bonne idée pour lui, pour eux... Elle vient de comprendre que ce n'est pas ce soir, ni même demain probablement qu'elle pourra en parler à Sébastien et en est terriblement déçue.

Debout sur la galerie à l'arrière de la maison, ravalant ses larmes et sa déception, Claudie lève la tête et cherche Sébastien du regard. Il est déjà presque arrivé à l'orée de l'érablière. Le soleil couchant éclaire violemment son pull rouge et Claudie peut le voir distinctement contre le mur sombre des troncs d'arbres. En ce moment, il marche à pas rapides, les mains dans les poches, les yeux au sol. Il a cette allure d'un homme d'affaires très occupé. L'allure qu'il avait quand il marchait sans but dans les rues de Montréal.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Entre les bourrasques
Les années du silence 3
Louise Tremblay d'Essiambre



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

